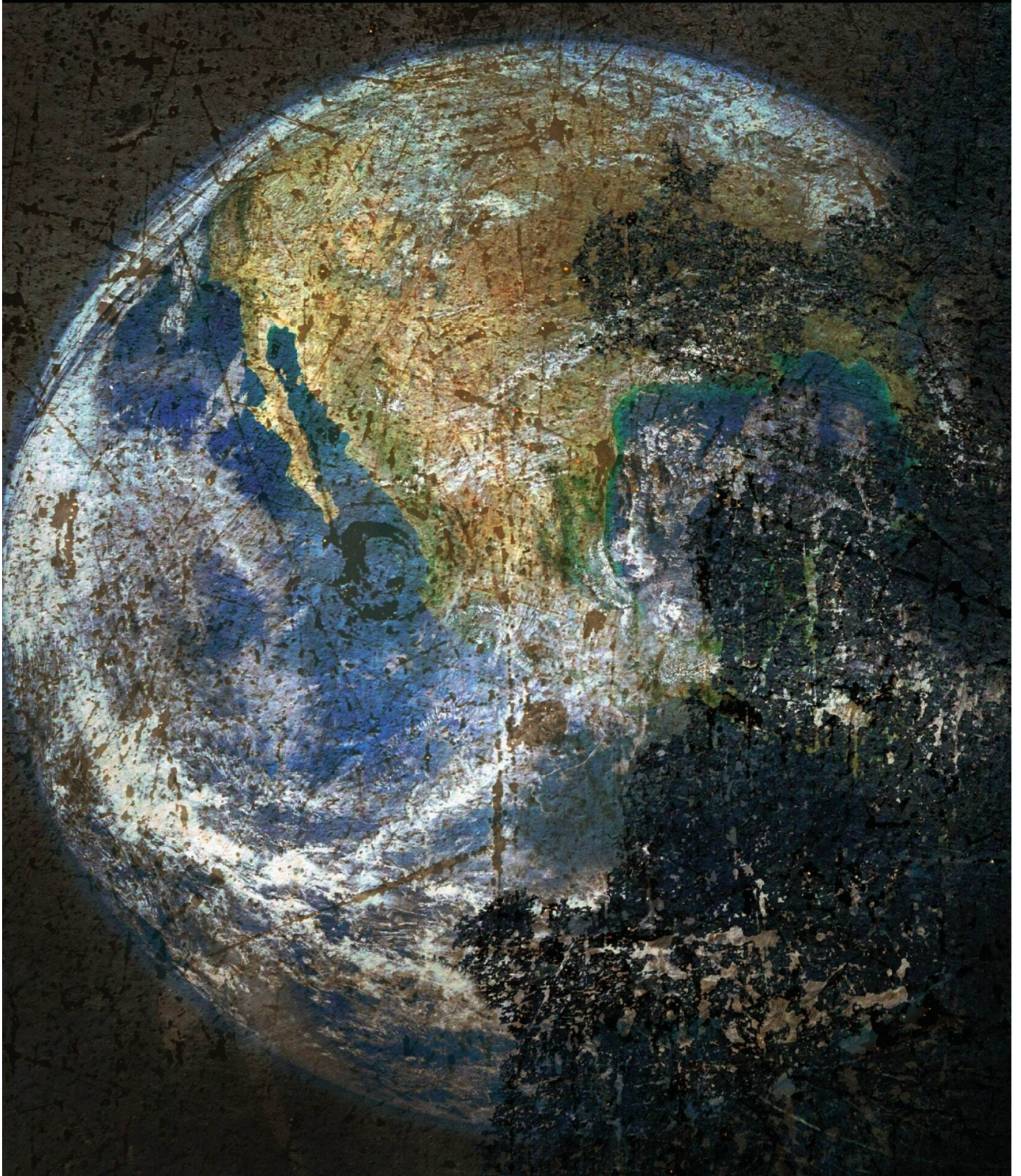


Gaston Hixe

Est-ce que ce monde est sérieux ?



Gaston Hixé

Est-ce que ce monde est sérieux ?

© Gaston Hixe, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6252-8

Image : Istock.com/

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

« C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne »

Descartes

New York – 2024

J'avais le trac.

C'était sans doute ma dernière occasion. Non en fait c'était la dernière. J'étais fatigué, j'avais déjà tellement poussé le sujet, répondu aux questions, subis l'indifférence, que j'aurais aimé pouvoir passer à autre chose.

J'avais sorti le costume, cet attribut d'une autre époque, pour rencontrer cette assemblée de vieux bourgeois imbus de leurs personnes. Autant ne pas perdre de points d'entrée sur l'apparence, même si ma préférence aurait été de leur crier au visage, que ce conservatisme faisait partie du problème et qu'il fallait sortir de la société du paraître.

Je m'attendais à ce qu'une partie conséquente de l'assistance n'écoute qu'à moitié, ne comprenne pas bien l'anglais, somnole en digérant son surf and turf ou pianote son téléphone d'un air distrait. Du coup, pour que mon message soit compris entre deux bâillements et reste par la suite sous forme écrite et diffusable, j'avais choisi, comme en entreprise, le format PowerPoint avec des slides diffusées à l'écran reprenant les messages et les chiffres principaux.

J'avais le trac. Soyons honnêtes, c'était aussi pour ça les slides, pour ne pas en oublier une partie si j'étais destabilisé au milieu de l'exercice !

Je n'étais pas un grand communicant et par culture n'avais jamais voulu en être un. La sincérité et les mots de quelqu'un devraient avoir un cachet particulier et je voulais que ce soit perçu comme cela. Je ne voulais pas d'une communication faite pour ne blesser personne et pour flatter les décideurs, une communication

léchée, standardisée, placardée d'éléments de langage et qu'on arrête d'écouter au bout de cinq minutes en se disant c'est bon, c'est tous les mêmes. En tout cas, c'était la théorie que j'aimais me répéter, mais comme bien trop souvent, la pratique serait toute autre, on parlait là d'un discours devant l'ONU quand même.

J'avais choisi de venir en métro, idée des plus discutables au vu du nombre de personnes ayant fait le même choix ce matin. Je me retrouvais serré contre des inconnus et dans un environnement hostile peu propice à la concentration nécessaire préalable à un discours.

Il y a quelques années, il se devait d'enlever son sac à dos pour faire de la place aux autres, apparemment ça ne se faisait plus et les regards gênés ne sont même pas un sujet, tout le monde étant dans sa bulle ou sur son téléphone. Mais ce n'est pas plus mal finalement de ne pas avoir à se coller sur la matière molle et humide de son voisin et j'aime autant ce matin la surface rêche de son sac North Face.

Je sors de cette horreur en transpirant à moitié et enchaîne sans transition dans le froid et la pluie que New York avait à offrir aujourd'hui. Je ne vais pas arriver très présentable... Je note intérieurement l'importance de me trouver un café et un coin tranquille pour reprendre forme humaine et avoir l'air à l'aise et sérieux d'ici une heure et l'exercice à venir.

Une fois sorti de Grand Central et de son architecture beaux-arts, mon cerveau est saturé d'images connues et ressassées mille fois. C'est ça New York, se retrouver dans un décor de film et particulièrement cette gare, théâtre de dizaines de réalisations, intimement liée aux plus belles heures de Hollywood. Tout le monde se souvient de Gary Grant dans la Mort aux trousses, injustement accusé du meurtre d'un fonctionnaire de l'ONU, traqué par des espions qu'il réussit à semer en se faufilant dans un train luxueux, symbole de ce New York triomphant. Ce New York démesuré, dont Grand Central est le cœur avec ses quarante-quatre quais et plus de deux cent cinquante millions de voyageurs par an, rejoignant leurs banlieues le soir à la suite de longues journées voire de longues nuits passées dans le Manhattan des affaires et des théâtres. Sans cette gare, New York n'aurait probablement pas pu être la mégapole qu'elle est

aujourd'hui et pour y arriver, il aura fallu raser cent vingt immeubles, trois églises, deux hôpitaux et un orphelinat. Aujourd'hui, on ne referait plus ça et on aurait bien raison. Je n'ai qu'une envie, m'en éloigner aussi vite que possible.

Je descends par la quarante-deuxième Est direction l'East river. Les premiers drapeaux américains apparaissent, une utilisation vraiment différente de ce que l'on peut voir en France. Chez nous, s'il y a un drapeau sur un immeuble, soit il s'agit d'un bâtiment public soit c'est l'adresse d'un facho ! Ici son utilisation se veut plus généralisée, mais d'un côté me direz-vous, leur drapeau est plus design aussi...

Je m'enfonce donc dans ce quartier de gratte-ciels, un rien inhumain, composé de bureaux et de chaînes de café et c'est à peu près tout. Et pas une terrasse, ce qui saute aux yeux du voyageur que je suis, nous ne sommes clairement pas dans un quartier respirant la dolce vita. Ici, c'est pour le travail que ce soit dans un bureau ou dans un magasin. D'ailleurs, pour un café, ça va mais pour trouver un endroit où boire une bière avant 18 heures, dans ce contexte puritain et réglementé, il s'agit d'une mission pour Indiana Jones. Pardon, je me fais prendre par le pouvoir graphique de la ville.

Je ne peux m'empêcher de remarquer également le manque de verdure et de constater le bruit ambiant, alors que ce qu'il m'aurait fallu pour me détendre aurait été tout le contraire comme cela avait été démontré au travers de la définition de la biophilie, une tendance humaine nous poussant à aimer la nature, jusqu'à en faire nos fonds d'écrans d'ordinateur dans une volonté d'apaisement non identifiée. On parle de vitamine G, le nom donné par les chercheurs de l'université de Stanford à l'impact positif de la nature sur le mental humain. Plusieurs études prouvent ainsi qu'entre deux groupes d'individus, l'un marchant en ville et l'autre en forêt, le deuxième est de meilleure humeur et plus créatif également. Mais pas besoin de cet effet aujourd'hui, je suis là pour répéter mon discours comme un robot.

Après avoir croisé Lexington (pourquoi pas la quatrième avenue ?), la troisième et la deuxième, j'arrive sur la première avenue et le bâtiment de l'ONU se dévoile dans toute sa verticalité devant moi. Fini les errances de l'imaginaire,

il faut se reprendre.

C'est dans ce contexte que je me présente devant ce grand bâtiment, l'estomac serré et je ne peux m'empêcher de me remémorer le discours de Dominique de Villepin effectué dans ce même lieu quelques années auparavant.

« Dans ce temple des Nations Unies, nous sommes les gardiens d'un idéal, nous sommes les gardiens d'une conscience. La lourde responsabilité et l'immense honneur qui sont les nôtres doivent nous conduire à donner la priorité au désarmement dans la paix.

Et c'est un vieux pays, la France, d'un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'occupation, la barbarie. Un pays qui n'oublie pas et qui sait tout ce qu'il doit aux combattants de la liberté venus d'Amérique et d'ailleurs. Et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout face à l'Histoire et devant les hommes. Fidèle à ses valeurs, il veut agir résolument avec tous les membres de la communauté internationale. Il croit en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur. »

L'assemblée avait largement applaudi la prise de parole, fait rare dans cette enceinte où la coutume est de ne pas réagir aux discours. Cela m'avait aussi personnellement marqué, l'ONU était une enceinte où il était possible de faire des discours sur les valeurs universelles en évitant la langue de bois et en se dressant en opposition aux géants de ce monde.

Mais pour revenir au présent, les dirigeants mondiaux avaient aujourd'hui bien répondu présents à l'invitation du secrétaire général de l'ONU et nous nous trouvions sur un sommet important pour lequel une centaine de leaders mondiaux étaient attendus, dont tous ceux, sans exception, du G20, dont la parole à tort ou à raison, influence les politiques planétaires.

De nouvelles avancées autour de positions communes sur la lutte contre le réchauffement climatique étaient prévues et il était de bon ton pour ces dirigeants d'être vu comme parties prenantes d'un tel accord. Et ce, d'autant plus que les mesures prévues étaient pour l'instant très tièdes et avaient été classées

en deux tiroirs, celles consensuelles qui devaient être approuvées au sommet ainsi que d'autres définies comme ambitions pour 2030, un nouveau terme à la mode permettant de s'engager moins fermement sur la temporalité de leurs applications effectives.

Je me présente au portique et à la suite des vérifications d'usage et d'une fouille appuyée, je me retrouve à l'intérieur, non sans avoir dû baragouiner quelques mots à la sécurité en rougissant de mon accent bien français. « Yeah, thanks man », j'avais hésité à utiliser le « bro » comme dans les films mais l'envie de camaraderie m'avait quitté à l'instant où le regard du policier avait croisé le mien. Pas plus d'humanité à l'intérieur de ce bâtiment que dans le métro.

Le sommet durerait deux jours et mon intervention était programmée directement en continuation de l'introduction du secrétaire général. Le député qui m'avait eu l'invitation devait sacrément bien être introduit, même si, comme je l'avais compris quelques jours plus tôt, la France avait été particulièrement active dans l'organisation diplomatique de l'événement.

Le vote des chefs d'États et la déclaration de fin du sommet aurait, elle, lieu le lendemain.

Au moins je suis en avance ce qui me laisse le temps de relire mes notes et à mon cœur, de reprendre des pulsations normales. À force d'attendre, je connais maintenant tous les centimètres carrés de ma chaise et des grandes dalles brillantes noires et blanches sur lesquelles les diplomates déambulent tels sur un gigantesque échiquier géopolitique.

Je suis prêt. On m'appelle.

Place au show.

La salle principale avait pour l'occasion été habillée d'une petite scène sur fond de forêt vierge complétée de quelques chaises, de deux grands écrans et d'un pupitre équipé de micros pour les prises de parole. On allait donc m'enlever ce petit plaisir d'avoir une photo de moi devant ce fameux marbre vert qui aurait

pourtant été de la bonne couleur au vu des décorations choisies, très green washing dans l'âme. Oui, ce marbre vert avait acquis pour moi une certaine notoriété au fil des années et au vu du nombre de retranscriptions vidéo de discours tenus derrière le pupitre de la salle de l'assemblée générale. Et à l'opposé de Donald Trump, qui s'était déclaré dérangé par ces carreaux de marbre bon marché, moi j'aimais bien ce marbre vert identifiable au premier regard.

Avec cynisme je note également que tout ici dans l'organisation rappelle la conférence sur l'énergie à laquelle j'avais récemment participé à Dubaï et dont les fournisseurs comme une partie des participants devaient d'ailleurs être les mêmes.

Je me tenais donc là cinq ans après Greta Thunberg pour appeler à nouveau à des décisions sur le thème de la protection de l'environnement et du climat. Son discours était lui aussi ancré en moi et je revois cet enfant en colère s'en prendre à l'inaction des gouvernements.

« Je ne devrais pas être là, je devrais être à l'école, de l'autre côté de l'océan. (...)

Comment osez-vous ?

Vous avez volé mes rêves et mon enfance avec vos paroles creuses. Les gens souffrent, les gens meurent. Des écosystèmes entiers s'effondrent, nous sommes au début d'une extinction de masse et tout ce dont vous pouvez parler, c'est de l'argent et du conte de fée d'une croissance économique éternelle.

Comment osez-vous ? »

Je n'intervenais bien sûr pas dans le même contexte et mon complément d'introduction à celle du secrétaire général avait pour but de donner une certaine caution intellectuelle à l'ambiance générale, sauf que, bien sûr, je n'allais pas réciter le discours attendu.

« Mesdames et Messieurs, dignes représentants de vos pays respectifs, je ne viens pas faire appel à votre honte ou à votre cœur, je viens ici comme un professionnel du climat, vous livrer les ingrédients nécessaires à l'élaboration du menu du siècle, attendu avec une impatience non dissimulée par tous les convives dont l'appétit est aiguisé depuis des années par la répétition des sommets.

Prenez ces ingrédients sélectionnés avec soin et soyez les grands chefs attendus par vos peuples. Soyons tous à la hauteur des espérances, nos conflits seront toujours là quand il sera temps de les reprendre.

Personne dans cette salle ne vous demande de vous aimer, je n'en appelle pas à l'amour de l'humanité ni à l'avenir de vos enfants, mais au sérieux dont tout dirigeant est capable lorsqu'il est devant un problème à résoudre sans plus attendre.

Je vous demande d'enlever toute passion et de laisser vos calculatrices froidement valider des hypothèses.

S'il faut discuter sciences, discutons technologies, ne laissons pas la voie dominante focalisée sur la validation du réchauffement nous détourner des milliers d'entreprises proposant des solutions d'avenir.

S'il faut discuter énergies, rappelons-nous que la transition énergétique actuelle n'est pas la première de l'humanité et que nous avons bien réussi avec la dernière révolution industrielle à laisser les machines à vapeur derrière nous.

Et s'il y a un sujet sur lequel il faudra rester attentif, il s'agira de la stabilité mondiale, sujet, qui j'en suis sûr, est en haut de vos agendas. Il sera ainsi nécessaire de prendre en compte dans toutes vos actions la préservation du social et des équilibres économiques.

Il vous faudra dans cette approche être prêt à déconstruire le système actuel embryonnaire de gestion des émissions, qui n'a pas été construit par vos soins, respectables dirigeants, mais par des acteurs économiques disparates et aux intérêts divergents. En effet, ce qui existe aujourd'hui n'est que la somme d'initiatives sans cohérence et sans régulation mondiale impliquant de nombreux manques évidents, ce qui en fait un ensemble qui ne peut fonctionner puisqu'il est aujourd'hui plus facile de passer par un de ses trous qu'au travers du système